

PARADOXES, OBSTACLES ET PASSERELLES

Evert Van de Poll

Traduction du chapitre 15, *Europe and the Gospel*. Londres, De Gruyter 2013. *Master Edition, 2016*

Le paradoxe entre l'Europe et le christianisme se vérifie particulièrement en rapport avec la question de l'évangélisation. Quels sont les obstacles typiquement « européens » à la communication de l'Évangile ? Quelles sont les passerelles caractéristiques ?

15.1 Un contexte particulier pour la transmission de l'Évangile

Dès 1985 Leslie Newbigin a posé la question : « Peut-on convertir l'Occident ? Ou bien un déclin implacable de la foi chrétienne va-t-il jusqu'à en rendre l'extinction inévitable »¹ ? Après avoir travaillé comme missionnaire de l'Église anglicane en Inde, il est rentré dans son Angleterre natale où il s'est trouvé remis en question par les profonds changements qui étaient en train d'affecter les sociétés européennes du point de vue de la religion et de la culture en général. Il a consacré les dernières années de sa vie à réfléchir à la manière de faire face à la vision du monde rationaliste dominante dans laquelle on sépare les « faits » (scientifiques) des « valeurs » (morales et religieuses). En menant de front un ministère pratique d'Église urbaine à Birmingham et la réflexion missiologique, il a travaillé à acquérir une compréhension plus pénétrante du contexte requis pour un témoignage et un service de l'Église sur notre continent². « Là », dit-il, « se trouve sans conteste possible, la limite missionnaire la plus difficile à gérer de notre époque »³.

L'exemple de Newbigin montre que la transmission de l'Évangile en Europe n'est pas simplement une question de savoir comment appliquer la théologie générale de la mission chrétienne. On ne peut se contenter d'adopter des approches et des méthodes qui ont fait leurs preuves dans d'autres pays présentant des cultures occidentales analogues. Beaucoup de ceux qui essaient de procéder ainsi, se rendent compte que, pour une raison ou une autre, les choses fonctionnent autrement en Europe. Il est nécessaire d'étudier l'Europe comme un contexte spécifique pour la communication de l'Évangile. Ces dernières années on a commencé à discuter d'une approche contextuelle de la mission en Europe, dans certains milieux évangéliques, dans l'Église catholique romaine (en rapport avec ce qu'elle appelle « la nouvelle évangélisation »), ainsi que dans le protestantisme et l'orthodoxie œcuméniques.,

15.2 Obstacles typiques

Nous nous joignons à cette « conversation », en toute humilité, en identifiant quelques uns des obstacles typiquement européens à la communication de l'Évangile. Ils ont un rapport direct avec notre analyse des chapitres précédents. En voici le premier :

¹ Leslie NEWBIGIN, *Can the West be Converted ?*, p. 7s.

² Leslie NEWBIGIN publia les résultats de cette réflexion dans *Foolishness to the Greeks* en 1986 et dans *The Gospel in a Pluralist Society* en 1989.

³ Leslie NEWBIGIN, *Can the West be Converted ?*, p. 7.

15.2.1 Pourquoi Dieu ou pourquoi une religion ?

La sécularisation de l'Europe explique en partie pourquoi certains modèles d'évangélisation qui ont bien fonctionné en Amérique latine ou en Afrique, ne donnent guère de résultats en Europe. Dans ces parties du monde l'Évangile est diffusé parmi des gens qui ont une certaine forme de religion : le catholicisme romain, l'animisme ou une autre sorte. Ils croient déjà en Dieu ou au moins en une réalité divine. Pour accueillir l'Évangile et devenir chrétiens, ils n'ont pas besoin de changer cette vision religieuse du monde. Ce qui n'est pareil pour eux, c'est leur image de Dieu, leurs convictions doctrinales, leur pratique religieuse et leur expérience spirituelle. Peut-être changent-ils simplement d'attache dénominationnelle.

Pour des Européens sécularisés la situation est toute autre. Avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager l'invitation de l'Évangile, il faudrait déjà qu'ils deviennent religieux, qu'ils remplacent leur vision séculière du monde par une vision religieuse. La question n'est pas de savoir quel Dieu, quelle religion adopter, mais plutôt pourquoi donner la première place à Dieu, à une religion ? Dieu existe-t-il ? Que signifie le mot « Dieu » et à qui ou à quoi fait-il référence ? Est-il question d'une force, d'une personne, d'une idée, d'une projection de l'image humaine du père ? Peut-on faire l'expérience de ce Dieu et dans ce cas, pourquoi est-ce important de la faire ? Et de toute façon quelle est la pertinence de la religion ? Si je ne suis pas pauvre, déprimé, malade ou sans emploi, pour quoi aurais-je besoin d'une religion ? Qu'est-ce que ce « Dieu » va ajouter à ma vie ? De plus, beaucoup d'intellectuels non croyants prétendent que la religion est une étape dépassée dans l'évolution de l'humanité. Vue sous cet angle, la sécularisation est une étape qui vient après le christianisme. Quelle est l'étape suivante ? Il n'y a pas d'étape suivante, du moins pas une étape religieuse, parce que l'humanisme séculier considère que dans sa progression il est désormais parvenu au-delà de toutes les religions. Pour reprendre la formulation de Marcel Gauchet : « Le christianisme est (ou a été) la religion de la fin de toute religion ».

Ce point de vue se fonde sur le développement évolutionniste des cultures déjà présenté entre autres par Herbert Spencer, Lewis Morgan, Edward Tyler, vers la fin du XIX^e siècle. C'est là, certes, une théorie ancienne, désormais contestée par des spécialistes, mais elle est toujours largement suivie et répandue par exemple par Luc Ferry, le philosophe français et ancien ministre de l'Éducation nationale française. Pour lui le Dieu de la Bible est une création humaine : « Dans le passé les gens avaient besoin de cet être divin imaginaire, mais nous, il faut que nous nous en passions et nous pouvons nous en passer. » Pour un Européen sécularisé devenir chrétien revient en fait à une conversion au sens plein du terme, à un total changement de direction, en sens inverse du cours de l'histoire, à l'opposé de toute l'évolution culturelle et intellectuelle de notre monde. « Devenir religieux » ou « se convertir à une religion », fût-ce le christianisme, est vu comme un pas en arrière. En général les Européens sécularisés ne voient pas la nécessité de *revenir* à une vision religieuse du monde pour travailler en vue d'un monde meilleur. Le sentiment majoritaire est que « nous pouvons nous débrouiller sans cela. » Voilà maintenant plusieurs décennies que la sociologie, la théologie et la missiologie discutent de la sécularisation. Charles Taylor a fait progresser d'un cran cette réflexion. Dans *A Secular Age* il analyse longuement et dans le détail la manière dont la sécularisation est apparue dans l'histoire⁴. Quoique Taylor soit canadien, son analyse est particulièrement pertinente pour la situation européenne, parce que la sécularisation

⁴ Charles Taylor, *A Secular Age*, 2007, p. 2-3.

est une « invention » européenne, un phénomène qui s'est développé sur notre continent. Et à vrai dire Taylor écrit et raisonne pratiquement comme un Européen, pour des Européens.

Taylor établit une distinction importante. Ce dont les gens ont discuté jusque là, dit-il, c'est la vision du monde et le mode de vie de gens irréguliers ou étrangers de l'Église, ainsi que l'idée d'une science séculière ou d'une politique séculière vues comme un fait non religieux, neutre, non biaisé, « objectif ». Il qualifie cela de « séculier-2 ». Puis il présente un autre sens du mot, « séculier-3 ». Dans ce cas le mot désigne une société dans laquelle la foi religieuse ou la croyance en Dieu est vue comme une option parmi d'autres. Il y a en outre bien des gens séculiers qui trouvent totalement contestable l'option de croire et la mettent fortement en question. Le problème majeur de notre « ère séculière », ajoute Taylor, est que nos croyances religieuses sont considérées comme impossibles à croire. Dans de telles conditions il est difficile de croire en Dieu. Les croyants sont constamment remis en cause par la possibilité de ne pas croire. Taylor parle d'un « humanisme exclusif, d'une option radicalement nouvelle sur le marché des croyances, d'une conception de la vie où tout ce qui dépasse l'immanent est éclipsé »⁵. En d'autres termes, nos semblables et collègues se débattent dans les difficultés de la vie sans se tourner vers Dieu pour trouver de l'aide. Ils trouvent que nos convictions sont tout simplement incroyables. Taylor décrit plusieurs « expériences de conversion » de gens qui ont abandonné leurs croyances religieuses et ont adopté l'athéisme. Beaucoup d'entre eux disent que pour eux cela a été comme « devenir adulte, arriver à sa majorité, être débarrassé d'images infantiles d'école du dimanche ». De tels récits font passer les chrétiens pour des gens naïfs qui « en sont encore » à croire en une sorte de conte de fées.

On pourrait objecter que le tableau n'est pas aussi sombre. Ne voit-on pas des Églises en croissance partout en Europe ? Si, certainement. Mais une observation plus précise révèle qu'elles ne sont pas aussi efficaces qu'on le penserait pour atteindre leurs concitoyens sécularisés. Leur message et leur style de vie d'Église suscitent plus de réponses parmi les chrétiens de nom qui viennent à l'Église occasionnellement et parmi les membres des Églises protestantes et catholiques romaines traditionnelles, autrement dit, parmi des gens familiarisés avec le christianisme, des gens qui ont une vision religieuse du monde. Voilà « l'étang » dans lequel ils « pêchent » avec le plus de succès. Dans la mesure de ce qu'on peut observer, la majorité des gens qui se joignent à une Église évangélique avait déjà un certain nombre de croyances religieuses. Ceci ne vise pas à critiquer ces Églises, mais seulement à montrer la difficulté qu'a le même message pour être entendu par des gens vraiment sécularisés.

15.2.2 Pourquoi Jésus ?

Une fois l'obstacle « Pourquoi Dieu ? » franchi, on bute contre un second : « Pourquoi Jésus ? » Pour quelqu'un qui s'intéresse à la spiritualité chrétienne il paraîtra tout à fait normal que Jésus prenne une place centrale. Mais est-ce nécessaire pour tous ceux qui cherchent Dieu ? Ne suffit-il pas que chacun fasse son expérience particulière de la réalité divine, quel que soit le contexte religieux dans lequel cette expérience a lieu ? Si quelqu'un trouve la tradition juive plus attrayante, pourquoi ne serait-elle pas une option tout aussi valable ?

⁵ Résumé par James K. A. SMITH, *How (not) to be Secular: Reading Charles Taylor*, Grand Rapids, Eerdmans, 2014, p. 22-23.

Des Européens ayant une perspective postmoderne et imprégnés d'une mentalité pluraliste ont du mal avec un message qui les appelle à croire en Dieu et en Jésus-Christ comme étant son Fils, et cela en excluant toutes les autres religions présentes dans la société multiculturelle. De plus toute prétention à être une vérité absolue ou une valeur universelle heurte forcément une mentalité postmoderne.

Des évangélistes issus d'autres continents trouveront les gens en Europe extrêmement critiques et suspicieux : ils ne se laissent pas facilement convaincre par un miracle. Alors que de brefs résumés de l'Évangile sous forme de quelques déclarations nettes et précises peuvent faire effet dans d'autres environnements, la plupart des Européens ne sont pas prêts à accepter quelque message que ce soit de cette nature, demandant de répondre par un simple oui ou non. Leur éducation leur a appris que les questions religieuses sont bien plus complexes que cela. La société multiculturelle les confronte à des expériences religieuses de toutes sortes. Conformément à leur système de valeurs européen on devrait être tolérant plutôt que d'essayer de leur imposer un point de vue religieux particulier. Ils peuvent être vraiment intéressés par des questions spirituelles relatives au sens de la vie, ils peuvent être prêts à tenir compte de réponses religieuses, mais ils hésiteront à répondre lorsque Jésus leur est présenté comme la seule voie pour trouver la vérité sur notre existence humaine.

Il est vrai que Jésus jouit d'une certaine popularité auprès d'un public intéressé par l'histoire et par la culture en général. On ne compte plus les livres sur Jésus écrits d'un point de vue historique ou philosophique ou autre. Chaque année, de nouveaux titres s'y ajoutent. Mais la perception est tout autre quand il s'agit de croire en lui comme le Sauveur du monde et d'être son disciple de Jésus.

À tout cela il faut encore ajouter un autre facteur. La question « pourquoi Jésus » n'a pas la même tonalité quand on la pose en Europe que dans d'autres régions du monde où le christianisme est une religion relativement jeune ou totalement nouvelle. La plupart des gens ont entendu parler de lui, mais ils n'ont qu'une connaissance superficielle de la personne de Jésus. En jugeant à partir de ce qu'ils en savent, ils auront une impression positive de son comportement éthique, mais la foi chrétienne en Jésus Sauveur est aussitôt associée à l'Église instituée de leur pays qui jouit d'une réputation bien moins positive. En Europe on associe le nom de Jésus à une longue histoire de l'Église, comprenant aussi les aspects négatifs du bilan du christianisme. Au collège et au lycée on enseigne aux adolescents les croisades, les guerres entre catholiques et protestants, et l'implication des Églises dans la persécution des juifs, les abus de pouvoir, etc. Cela élève une barrière énorme contre la présentation de Jésus telle qu'on le trouve dans la Bible. Les messagers de l'Évangile devront expliquer une foule de points, en Europe bien plus que nulle part ailleurs !

15.2.3 Pourquoi une Église ?

Une fois le premier et le deuxième obstacles franchis, voici qu'il s'en dresse un troisième : « Pourquoi une Église ? » Il faut se rappeler que l'Europe est post-constantinienne. Dans le passé l'appartenance à l'Église allait de soi et c'était une obligation, les gens n'avaient pas le choix. Il n'y avait, disaient les théologiens, pas de salut en-dehors de l'Église. En outre, hors de l'Église il n'y avait pas d'acceptation sociale, ni de mariage, ni d'accès à la fonction publique, ni d'école, ni d'enterrement chrétien. Tout cela a laissé des traces profondes dans l'esprit des Européens, même de nos jours. Devenir membre d'une Église est associé à l'idée d'un certain nombre d'obligations : aller à l'église tous les dimanches, donner de l'argent, croire certaines doctrines, obéir à

des règles, ne pas oublier des choses importantes à ne pas faire. Les gens apprécient qu'on leur laisse la liberté de choisir leurs activités, de prendre leurs décisions par eux-mêmes.

De nos jours les Européens sont libérés de telles contraintes. L'appartenance à une Église ne va plus de soi, ce n'est plus une obligation, ni une affaire de respectabilité sociale, juste un choix personnel. Il y a, bien sûr, toujours beaucoup de membres d'Église nominaux ; dans certains cas ils subissent une pression sociale de la part des membres de leur famille pour devenir membres actifs, mais à proprement parler ils n'ont aucune obligation d'assister à un office, ni même de rester inscrits sur les registres. Alors pourquoi les gens devraient-ils se joindre à une Église s'ils n'aiment pas s'engager dans toutes les obligations qui en découleraient ? « Pourquoi ne pouvons-nous pas prier Dieu à la maison », disent-ils, « pourquoi ne pouvons-nous pas nous contenter de respecter les principes éthiques de Jésus dans le quotidien ? »

Il faut encore ajouter un point important. Dans des pays non européens les Églises doivent attirer des membres sur la base du volontariat. Là-bas l'Église est une chose à laquelle on décide de participer. Si on ne veut plus appartenir à une Église donnée, on va dans une autre. C'est ce qui explique pourquoi des Européens ont une autre approche de l'engagement dans une Église que, par exemple, des Américains.

Cela explique aussi pourquoi en Europe post-constantinienne des Églises libres du type pentecôtiste ou évangélique réussissent mieux à attirer de nouveaux membres que des Églises historiques. Il leur a toujours fallu chercher le contact avec les gens pour éveiller leur intérêt.

Mais ces Églises sont aussi handicapées par leur conception de la vie communautaire. En soulignant qu'un chrétien devrait vivre comme disciple engagé de Jésus, elles insistent sur l'exigence minimale de la participation au culte hebdomadaire du dimanche. Il y a en outre des études bibliques, des groupes de maison, des rencontres de prière auxquelles il faut assister, des actions d'évangélisation auxquelles participer, des groupes de jeunes et des équipes de louange qui cherchent des volontaires. Parallèlement les gens sont fortement encouragés à prier et à lire la Bible quotidiennement s'ils veulent croître dans la foi. Et il y a, bien sûr, aussi les principes moraux à appliquer. Ces exigences sont très astreignantes quand on les compare à la liberté offerte par une société permissive, surtout sous l'angle d'une vie en concubinage et en sexualité libre.

Les Églises évangéliques ne vont naturellement pas présenter ces « obligations » comme une charge, mais des chrétiens individuels peuvent les ressentir comme telles. Ce n'est pas particulièrement attrayant pour des gens qui ont de mauvais souvenirs de l'Église d'antan.

Dans une société post-constantinienne l'appartenance à une Église n'est plus une chose impliquée. Cela encourage la privatisation de la religion. Croire en Jésus-Christ n'est pas forcément lié à l'appartenance à une institution religieuse : c'est la fameuse attitude de « croire sans appartenir ». Elle encourage aussi celle de « se comporter sans appartenir » : les gens sont prêts à mettre les principes chrétiens en pratique, mais pas nécessairement dans le cadre d'une communauté de foi.

Ces attitudes semblent également faire une percée dans des assemblées chrétiennes connues pour le niveau d'engagement de leurs membres : des protestants traditionnels, des pentecôtistes, des évangéliques, des baptistes, des adventistes et d'autres. La tendance va vers « se comporter et croire sans trop appartenir ». Cela montre que l'aspect « appartenir » du christianisme ne va plus de soi, même pour des gens qui croient en Jésus.

15.2.4 Qu'est-ce qui est nouveau ?

Il reste un quatrième obstacle. Dans une Europe post-évangélisée l'Évangile n'est pas facile à présenter comme une bonne *nouvelle*. La Bible, l'Église, Dieu, les histoires de Jésus et des apôtres, tout cela est entré dans notre patrimoine culturel. On a baigné dans l'Évangile pendant des siècles, alors comment pourrait-il encore surprendre ? Comment peut-on l'entendre comme une bonne *nouvelle* ? Ce qui est sûr, c'est que les gens ont besoin de l'entendre comme une chose « nouvelle » pour accepter de changer d'avis, mais c'est justement à cause de notre histoire « chrétienne » qu'il n'est pas facile de présenter l'Évangile comme une bonne nouvelle. Quand les gens en entendent parler, leur première réaction automatique est : « On connaît tout ça ». Le problème, c'est qu'ils croient le connaître, alors qu'en réalité ils ont quantité de préjugés faux, d'idées préconçues et de représentations traditionnelles erronées. Et ceux-ci sont bien plus difficiles à corriger que l'ignorance.

Quand il s'agit du message de l'Église, on bute sur une foule d'idées préconçues et de représentations traditionnelles fausses. D'habitude ces images repoussent les gens au lieu de les attirer à l'Évangile.

Cette croyance est aussitôt associée à des images nettement moins attractives de l'Église instituée. Certains associent Jésus à des cantiques surannés, à de longs sermons, à des rituels imposés et à toute une liste de plaisirs interdits. D'autres l'associent à un enfant dans les bras de Marie et à un homme mourant sur un crucifix. Cela a également trait à l'influence du christianisme historique, avec son paradoxal mélange de vérités bibliques et de traditions humaines. Comment peut-on changer ces images et ces idées préconçues ? Comment peut-on susciter la curiosité pour quelque chose qui sera « nouveau » aux yeux de beaucoup d'Européens, à savoir pour une relation de foi vivante avec Dieu ?

Tout cela est compliqué par le fait que la foi chrétienne est souvent considérée comme une religion qui relève du passé. Pour le meilleur et le pire d'ailleurs. Certains mettent en avant la contribution du christianisme au développement de la société européenne, ils peuvent apprécier son héritage culturel de l'Église. D'autres soulignent les guerres de religion, l'intolérance des Églises institutionnelles, leur implication dans le colonialisme, etc. Quoi qu'il en soit, on reste dans le domaine de l'histoire.

Cette perception d'une religion qui a fait son temps alimente l'idée que le christianisme n'ait plus d'importance pour le développement de la société aujourd'hui. Quand les gens associent la foi chrétienne au passé, cela les empêche d'avoir un regard neuf sur Jésus. Comment vont-ils découvrir Jésus d'une manière nouvelle ?

15.2.5 Que voulez-vous dire ?

Il faut encore aller un pas plus loin et aborder un dernier obstacle, typique de l'Europe. C'est justement dans cette partie du monde, avec sa riche histoire de pratique chrétienne, où l'on trouve toujours encore une foule de symboles chrétiens, qu'un nombre croissant de gens ne comprend plus le langage religieux dans son sens véritable. Chaque langue séculière doit beaucoup à la Bible et à la tradition chrétienne, mais de nos jours la langue que les chrétiens emploient pour exprimer leur foi se heurte souvent à une incapacité de la comprendre. D'une manière générale les gens sont indifférents à ce qui leur apparaît comme de l'abracadabra. Benedict Schubert met dans le mille quand il dit qu'en Europe, plus que n'importe où ailleurs, on est confronté au formidable défi de faire de nouveaux efforts de traduction :

Trouvez des expressions, des métaphores, des illustrations, des chaînes d'argumentation qui nous permettent d'exprimer notre foi, de parler de nos expériences avec Dieu d'une manière qui ait du sens pour nos contemporains sécularisés. Cela consiste à d'abord les écouter, à écouter leurs chants, lire leurs livres et voir leurs films. Dans quel contexte et avec quelles connotations êtes-vous tombé dernièrement sur le mot « péché », par exemple ?

Pour ceux qui sont engagés dans l'évangélisation, ces remarques ne sont que trop familières. Comment peut-on « traduire » le message en des termes capables d'interpeler des Européens d'aujourd'hui totalement ignorants du monde linguistique de la religion en général et de la Bible en particulier ?

15.3 Ambivalence

La longue histoire du christianisme en Europe et tous les efforts d'évangélisation menés au cours des âges ont conduit à une situation paradoxale qui peut se résumer en deux mots : attachement et indifférence.

La Bible, ses valeurs morales et son image de Dieu, les histoires de Jésus dans les évangiles et la croix, les noms des apôtres et d'innombrables traditions de l'Église sont entrés dans les cultures européennes et en font partie intégrante. Tandis que bien des peuples se sentent attachés à ce patrimoine, ils sont souvent indifférents et ignorants de ce que veut dire être chrétien. Cela s'observe en particulier dans l'électorat de partis politiques patriotiques qui sont en train d'émerger et de se développer partout en Europe (on les dit aussi d'extrême droite ou populistes). En très bonne position dans leurs programmes on trouve la défense de l'identité « européenne », c'est-à-dire de la culture des autochtones contre le multiculturalisme et l'immigration. Il est banal de dire que ces mouvements se réclament des racines chrétiennes ou judéo-chrétiennes de nos sociétés, mais comme le politologue Pascal Perrineau le fait remarquer, « ils attirent davantage d'électeurs non religieux que de catholiques pratiquants »⁶.

On peut constater cette ambivalence sur une plus grande échelle dans l'ensemble de la société. Benedict Schubert, pasteur (réformé) de centre ville et maître de conférences au Theologisches Alumneum de Bâle, résume ce fait en ces termes :

Dans notre pays il y a une extraordinaire inhibition à parler de foi en public. Cela conduit en fait à une ambivalence d'un type particulier. Tout d'abord cette réticence ne signifie pas que les gens veulent se débarrasser des signes visibles de la présence chrétienne qu'on trouve partout à l'entour : les croix au sommet des montagnes, les chapelles au bord de la route et les églises au centre des villages. Bien loin de là, les gens semblent y être attachés. Dans les débats sur l'immigration on insiste beaucoup sur le fait que nous sommes un « pays chrétien ». Or, et c'est là l'autre face de l'ambivalence, cela ne veut pas dire qu'on soit ouvert à discuter publiquement du sens et de la portée d'une telle

⁶ Pascal PERRINEAU, « Le FN est désormais présent dans toutes les catégories », interview dans *La Croix* du 11 décembre 2015, p. 5. Il développe davantage ce phénomène dans son livre *La France au Front : essai sur l'avenir du FN*, Paris, Fayard, 2014.

déclaration. Demander à quelqu'un ce que la foi et la religion signifient pour lui, le met généralement mal à l'aise⁷.

Les lecteurs de toute l'Europe reconnaîtront cette conjonction de l'attachement culturel au patrimoine du christianisme avec l'indifférence au message que cette religion adresse à l'homme d'aujourd'hui. Les deux phénomènes s'entremêlent. Étant donné que les Églises sont là depuis des siècles, comment leur message pourrait-il encore surprendre ? Les gens ont sûrement besoin de l'entendre comme quelque chose de « nouveau » pour être prêts à changer d'avis, mais c'est justement à cause de notre histoire « chrétienne » qu'il n'est pas facile de présenter l'Évangile comme une bonne nouvelle.

15.4 Trois angles

Face à ces obstacles la tâche de l'évangélisation consiste à trouver le moyen d'établir des passerelles de compréhension permettant de transmettre le message du Christ d'une manière parlante. Comme l'écrit Elaine Storkey, construire des passerelles « permet de passer dans un contexte culturel non chrétien et de commencer à le comprendre de l'intérieur, (pour obtenir) une certaine connaissance des interlocuteurs et de ce qui compte à leurs yeux ». Et elles offrent aux non chrétiens des moyens de franchir le grand fossé entre la vision du monde du christianisme et les visions du monde de notre époque, de manière que l'Évangile puisse être reçu pour ce qu'il est⁸.

15.4.1 Passerelles vers les gens sécularisés

Ceux qui réfléchissent à l'évangélisation en Europe choisissent différents angles d'approche à partir desquels ils tâchent de comprendre ce contexte et cherchent des passerelles pour communiquer l'Évangile.

Le premier de ces angles est la sécularisation. Quand on considère celle-ci comme la caractéristique majeure des sociétés européennes, en termes de culture et de religion, l'obstacle principal à l'évangélisation est la non croyance en l'existence de Dieu, ou, pour le dire en termes plus généraux, une vision du monde et un mode de vie qui ne tiennent compte d'aucune réalité divine ou transcendante.

La réponse habituelle des chrétiens à la sécularisation consiste à plaider en faveur de la foi en Dieu, à montrer le caractère plausible de la foi chrétienne. C'est la tentative apologétique d'ôter l'obstacle d'une vision du monde sans Dieu, en démontrant qu'« une vision chrétienne du monde est plausible », pour reprendre les termes de David Brown⁹. Or l'apologétique ne suffit pas. Il faudrait trouver des points de rencontre et d'entente permettant de bâtir des passerelles de compréhension.

La question est de savoir comment bâtir des passerelles dans ce que Taylor appelle une situation séculière-3. Taylor lui-même fait de gros efforts pour se mettre à la place d'un humaniste séculier étroit d'esprit. Comment se sent-on quand on vit sans Dieu, quand on

⁷ Benedict SCHUBERT, « Témoigner : responsabilité personnelle, communautaire, ecclésiale », conférence publique, Association Francophone Œcuménique de Missiologie (AFOM), Paris, 21 juin 2014.

⁸ Elaine STORKEY, *Bridges to the Gospel*, UCCF, The Christian Unions, 2015. Posté sur www.bethinking.org/apologetics/bridges-to-the-gospel. Consulté le 1^{er} août 2015.

⁹ David BROWN, « Les difficultés particulières qu'ont nos contemporains français dans la compréhension et l'acceptation de l'Évangile », Réseau Évangélique de Missiologie en Europe Francophone (REMEF), 23 février 2015.

a une vision du monde fermée, quand on existe en pensant que la mort est la fin totale de la vie ? Taylor analyse ce qu'il appelle « les limites tourmentées » des gens sécularisés. « Notre époque est bien loin de s'installer dans une incroyance confortable. L'époque sécularisée vit sous une forte pression de la croix »¹⁰. Cela veut dire que les gens ressentent une sorte de vide qui fait tout paraître inutile, dépourvu de sens. Souvent l'heureux souvenir de la foi religieuse revient les hanter. Et surtout beaucoup de gens de notre époque sont mal à l'aise à l'idée de la mort, à l'idée de « tout abandonner »¹¹. La croyance séculière est une manière d'être enfermé dehors, exclu : « La porte est verrouillée contre toute nouvelle découverte ». Mais « dans le terrain vague séculier... les jeunes vont se remettre à explorer au-delà des limites »¹². Et cela conduit à une explosion de toutes sortes de formes de spiritualité, d'expériences quasi-religieuses.

Il y a là un grand nombre de points d'appui pour établir des passerelles de compréhension. Un exemple intéressant est le film *Heureux naufrage* produit par Guillaume Tremblay. Un certain nombre de philosophes, de journalistes, d'éducateurs et d'auteurs d'Europe francophone et du Canada parlent de leur manière de s'en sortir dans un monde après la foi en Dieu. Un des auteurs déclare : « Je ne crois pas en Dieu, mais il me manque ». D'autres évoquent leur cheminement vers la foi comme une expérience post-séculière. Nombre de livres et de matériels audio-visuels ont été produits pour se servir du film dans des discussions et des groupes d'étude¹³.

15.4.2 Passerelles vers les gens postmodernes

D'autres considèrent la population européenne essentiellement sous l'angle de la postmodernité. Bien des Églises, des sociétés missionnaires et des théologiens voient en la postmodernité la clé caractéristique de l'Europe actuelle¹⁴. Le congrès missionnaire international d'Edimbourg en 2010, qui a célébré le centenaire de l'historique congrès missionnaire mondial d'Edimbourg de 1910, a placé la postmodernité au centre de ses débats. Cela ne veut pas dire qu'en Europe tout le monde a une mentalité postmoderne, mais que le postmodernisme est considéré comme la caractéristique culturelle majeure de nos sociétés.

Les choses étant vues sous cet angle, le principal obstacle à l'évangélisation est qu'on ne croit pas à une vérité absolue. Cela concerne aussi le message disant que Jésus « est la vérité ». On a une haute estime pour Jésus comme être humain, mais le point de vue postmoderne a du mal d'admettre qu'il ait pu être le Christ, le seul Sauveur de l'humanité.

Une première manière de répondre est apologétique : critiquer les présupposés de la postmodernité et par là même plaider pour la vérité de la foi chrétienne, afin de bâtir des passerelles de compréhension. Cela fait penser à Leslie Newbiggin. Dans ses écrits il a traité de la société pluraliste qui sépare la vérité religieuse des revendications de vérité de la science rationnelle. Newbiggin n'a pas employé le terme « postmoderne », mais ce

¹⁰ TAYLOR, A *Secular Age*, p. 727.

¹¹ Charles TAYLOR, *A Secular Age*, p. 725.

¹² Charles TAYLOR, *A Secular Age*, p. 769, 770.

¹³ Cf. le site du projet : <http://www.heureuxnaufrage.com/>

¹⁴ Par exemple la *Arbeitsgemeinschaft für evangelische Missiologie* allemande a organisé un colloque sur la mission en Europe où le principal angle d'approche a été le postmodernisme. Cf. Klaus MÜLLER (sous dir.), *Mission im postmodernen Europa*.

qu'il a décrit est à vrai dire un élément majeur de la postmodernité. Dans un monde pluraliste la religion est affaire de valeurs et d'expérience personnelle, alors que nul ne peut prétendre que sa religion serait supérieure à celle d'un autre. Voilà, dit Newbigin, le défi majeur pour l'évangélisation en Europe¹⁵. À cela il rétorque en démontrant que la vérité scientifique est fondée sur des présupposés tout comme la vérité religieuse s'appuie sur la foi. On ne devrait donc pas accepter l'idée pluraliste que la raison scientifique se situe au-dessus de toute affirmation religieuse comme son ultime arbitre. D'autre part on ne peut pas non plus convaincre les autres par des arguments rationnels. On ne peut et on ne doit dire la vérité que dans l'humble confiance que seul le Saint Esprit convainc le cœur de l'auditeur¹⁶.

D'autres insistent sur le fait que la mentalité postmoderne de nos concitoyens exige une nouvelle manière d'évangéliser, sous forme de dialogue, fondé sur le respect des opinions et du mode de vie d'autrui. On ne peut éviter la question de la vérité absolue, mais on devrait l'introduire d'une manière qui laisse aux autres la liberté de répondre. À ce sujet il faut également mentionner Marie-Hélène Robert et son étude des documents de l'Église catholique romaine sur « la nouvelle évangélisation »¹⁷. Dans la ligne de ces documents elle souligne la nécessité du dialogue et met en avant un autre élément important de notre témoignage : des actes caritatifs comme signes concrets de l'amour de Dieu. Cet aspect doit être lié à la notion de respect qu'elle définit comme étant la liberté accordée à l'autre de répondre comme il le souhaite. Elle écrit :

Des cultures postmodernes s'adaptent facilement aux actions caritatives et à la liberté, mais elles n'envisagent pas la vérité comme le christianisme la présente, ni la vérité objective (son origine divine et son universalité), ni la vérité subjective (sa réception et sa traduction humaines). L'évangélisation est la proclamation d'une véritable liberté : l'homme est libre de répondre dans l'amour à l'offre d'amour...¹⁸

Sur la base d'actions caritatives, d'un amour pratique et en accordant à autrui cette liberté, on peut annoncer la vérité du salut, déclare Mme Robert.

15.4.3 Des passerelles vers les gens extérieurs à l'Église

Le troisième angle sous lequel les théologiens de la mission considèrent le contexte de l'Europe est celui de la société post-christianisée (*post-Christendom*). Ce terme est largement employé, mais se confond facilement avec celui de christianisme (la religion, la foi). On lui préférera le mot post-constantinien, parce qu'il caractérise une situation d'Église chrétienne instituée, plus ou moins liée aux pouvoirs politiques.

Si on considère que la société post-christianisée est la principale caractéristique de nos sociétés en termes de culture et de religion, le problème ou l'obstacle majeur est l'Église. On a donné aux gens une fausse image de la foi chrétienne. Celle-ci est en fait tout à fait différente du type de foi d'une société christianisée

La réponse, dans ce cas, c'est de changer la manière d'être une Église. L'accent devrait être déplacé du maintien du statu quo (garder ce qu'on a) vers la mission, passer d'une

¹⁵ Leslie NEWBIGIN, *The Gospel in a Pluralist Society*, Londres, SPCK, 1989.

¹⁶ Cf. Leslie NEWBIGIN, *Proper Confidence, Faith, Doubt and Certainty in Christian Discipleship*, Londres, SPCK, 1995.

¹⁷ Marie-Hélène ROBERT, *Pour que le monde croie : approches théologiques de l'évangélisation*, Lyon, Profac, 2014.

¹⁸ Marie-Hélène ROBERT, *Pour que le monde croie*, p. 297, 300.

situation d'Église instituée à celle d'un mouvement de disciples du Christ. Stuart Murray est un exemple de cette approche parce qu'il analyse la situation actuelle et propose de nouvelles manières de communiquer l'Évangile, ainsi que de nouvelles façons de vivre en Église. Son travail a inspiré tout un réseau de « nouvelles expressions », comme on les appelle. Voici comment Murray décrit cette situation :

La société post-christianisée est la culture qui apparaît lorsque la foi chrétienne perd sa cohérence dans une société qui a été clairement modelée par le récit chrétien et à mesure que les institutions mises en place pour exprimer les convictions chrétiennes perdent leur influence¹⁹.

Il est d'accord avec ceux qui estiment qu'une société post-christianisée n'est pas un cadre de vie facile pour la formation de disciples, pour la mission ou pour l'Église. Il relève qu'une telle société peut facilement être perçue comme une menace et associée à la notion d'échec et de déclin, mais il a personnellement un autre point de vue :

[Cette réponse] salue la fin de la société christianisée et de l'influence dénaturante du pouvoir, des richesses et du statut sur le récit chrétien. Elle regrette amèrement la violence, la corruption, la folie et l'arrogance de la société christianisée. Elle se réjouit de ce que tous ceux qui choisissent de nos jours de suivre Jésus, le font librement, sans pression ni incitations. Elle se plaît dans un contexte où le récit chrétien est en train de devenir inconnu et peut être redécouvert par des chrétiens et d'autres. Elle se félicite de la liberté de jeter un regard neuf sur bien des sujets qu'on a si longtemps vus uniquement à travers les lentilles d'une société christianisée. Elle attend impatiemment de nouvelles découvertes libératrices, tandis que des chrétiens explorent ce que veut dire être une Église en marge qui fonctionne comme un mouvement plutôt que comme une institution. Et elle fait confiance que l'histoire va montrer comment Dieu envisage les choses avec ou sans chrétiens qui essaient de la contrôler²⁰.

Une société post-christianisée implique aussi que le chrétien doit présenter l'Évangile d'une nouvelle manière, non plus par le contrôle des gens, comme autrefois, mais en laissant ceux-ci observer son mode de vie, par le témoignage personnel et l'observation de la vie communautaire. Autant de signes de la nouvelle société que Dieu seul peut créer. Sa réflexion sur l'évangélisation dans un cadre post-christianisé conduit Bryan Stone au constat suivant :

La chose qui reflète le mieux l'Évangile et que l'Église peut présenter de nos jours, c'est d'être l'Église, d'être constituée par le Saint-Esprit à travers des pratiques fondamentales, telles que l'adoration, le pardon, l'hospitalité, le partage économique qui en font un peuple original dans le monde, une nouvelle option sociale, le corps de Christ. Voilà ... le témoignage à rendre au royaume de Dieu présent dans le monde. [La mission], ce n'est ni le salut individuel, privé, intérieur d'individus, ni la christianisation de cultures entières, mais la création d'un peuple... L'Église n'a pas vraiment besoin d'une stratégie d'évangélisation, l'Église est la stratégie d'évangélisation²¹.

15.5 Le paradoxe de l'Europe : des passerelles typiques

¹⁹ Stuart MURRAY, *Post-Christendom : Church and Mission in a Strange New World*, Milton Keynes, Paternoster, 2004, p. 19.

²⁰ Stuart MURRAY, *Post-Christendom*, p. 21.

²¹ Bryan STONE, *Evangelism after Christendom*, p. 15. Les italiques sont de l'auteur.

Quel que soit l'angle sous lequel on considère l'Europe comme contexte pour la mission de l'Église, il faut tenir compte du paradoxe mentionné plus haut : nos sociétés se caractérisent à la fois par le christianisme et par l'abandon du christianisme. Cette approche ne remplace pas celles qui ont été indiquées ci-dessus ; elle doit plutôt affiner notre perception, tandis qu'on prend conscience que la même médaille a toujours une autre face, paradoxale.

Quand on étudie le contexte dans lequel on est appelé comme chrétien à témoigner de sa foi, la relation paradoxale d'amour-haine de l'Europe avec l'Évangile se révèle être un outil utile pour parvenir à voir clair dans les différentes caractéristiques et les apparentes contradictions de nos sociétés par rapport au christianisme et à l'Évangile. Il importe donc de considérer les autres angles de plus près, ce qui mettra en évidence un certain nombre de passerelles typiques pour l'Évangile.

15.5.1 Une sécularisation qui regorge de christianisme

Il y a tout d'abord une grande part de christianisme dans la sécularisation. Pour être plus précis, en Europe la sécularisation est la sécularisation du christianisme. On conserve certains éléments de la religion chrétienne, tels que l'idée de la valeur intrinsèque de l'homme, les idées de responsabilité individuelle et de liberté, des valeurs sociales et culturelles.

La sécularisation est post-chrétienne, mais seulement en partie. Elle a repris des valeurs bibliques, mais en les habillant d'un langage séculier, tout en les détachant de leur contexte religieux d'origine. Cela a évolué pour devenir une vision humaniste séculière du monde.

Vu son enracinement dans le christianisme européen, l'humanisme séculier est non seulement une barrière, mais fournit aussi un terrain d'entente pour établir des passerelles de compréhension. Prenons comme exemple le problème de savoir quelles valeurs il faut considérer comme fondamentales pour assurer la cohésion dans nos sociétés multiculturelles. Cette question ne cesse d'être débattue, mais le point remarquable, c'est que les valeurs concernées sont pour une large part des valeurs bibliques et chrétiennes sécularisées²². Que deviendront-elles à la longue, si elles sont coupées de leur fondement religieux d'origine ? Voilà une porte d'entrée pour des chrétiens et un moyen de participer au débat.

Prenons ce qui est arrivé à Jean-Claude Guillebaud, un intellectuel de premier plan en France. Il a entrepris de définir les valeurs fondamentales nécessaires pour restructurer nos sociétés multiculturelles. Après avoir écouté une foule de philosophes et spécialistes de la société, il en est arrivé à une liste de six valeurs qu'il a décrites dans son livre *La refondation du monde*²³. Vers la fin il en est venu à la conclusion surprenante que cinq des six valeurs fondatrices avaient des racines bibliques, chrétiennes. Ce fut pour lui le point de départ d'un pèlerinage intellectuel qui le conduisit il y a quelques années à embrasser publiquement la foi chrétienne.

Un autre exemple est Luc Ferry, un ancien ministre de l'Éducation nationale française et essayiste influent. Dans son livre *La révolution de l'amour* il développe ce qu'il appelle

²² Nous suivons ici le fil conducteur de plusieurs historiens, comme les contributeurs au livre de Francis JACQUES (sous dir.), *Les racines culturelles et spirituelles de l'Europe. Trois questions sur la place de la source chrétienne*, Paris, Parole et Silence, 2008.

²³ Jean-Claude GUILLEBAUD, *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999.

une « spiritualité séculière », fondée sur la notion biblique d'amour. Il a une haute opinion de Jésus en qui il voit « l'exemple suprême d'un mode de vie altruiste ». Il prend au sérieux les enseignements de l'Église quand il est question de l'application pratique du commandement d'aimer son prochain et le résume par les principes de solidarité, de primauté de l'intérêt commun et par la valeur du service désintéressé²⁴. Mais, contrairement à Guillebaud, il ne s'est pas tourné vers la foi chrétienne. Ce qui nous ramène encore à notre paradoxe.

Les droits humains sont un autre exemple. Ce sont des valeurs clés dans les sociétés européennes, mais ce n'est pas un hasard si elles soient apparues dans l'histoire du christianisme européen et non ailleurs. Combien de personnes séculières (et de chrétiens à ce sujet) savent que ce sont des dirigeants baptistes et non conformistes d'autres tendances qui furent les premiers à définir le droit universel de la liberté religieuse et de la liberté de conscience ? Ce fut là le point de départ d'un processus qui conduisit à la Déclaration universelle des droits humains.

Certains philosophes athées reconnaissent ce fait. Michel Onfray dit : « Leur langage est rationnel, mais leur quintessence est une éthique judéo-chrétienne »²⁵. John Gray les qualifie de « reliquat chrétien »²⁶. Voilà un aspect de plus qui fournit un point de contact intéressant pour le message du Christ.

15.5.2 Critique postmoderne et expérience chrétienne

Deuxièmement notre paradoxe révèle une autre facette de la perspective postmoderne. La communauté chrétienne et en particulier les milieux évangéliques adoptent souvent une attitude méfiante, négative envers cette manière de penser à cause de sa posture critique envers la déclaration de Jésus qui se dit « LA vérité et LE chemin vers LA plénitude de vie ». Or les chrétiens peuvent très bien rejoindre le postmodernisme dans sa critique de régimes totalitaires comme le nazisme. Dans leur réaction contre des structures sociales et des idéologies qui prétendent représenter la vérité absolue, les penseurs postmodernes expliquent que de telles exigences de loyauté absolue étaient (et sont) en fait des instruments de pouvoir. En suivant la ligne établie entre autres par Jacques Derrida et Jean-François Lyotard, ils entreprennent de déconstruire ces systèmes, afin de mettre en lumière les intérêts politiques et économiques qu'ils cachent. En éliminant toute opposition, ces « grands récits sur la réalité » conduisent à l'oppression de la liberté individuelle. Cette critique de la terreur installée par des régimes totalitaires athées, comme le nazisme et le communisme soviétique, fait penser à la critique biblique de tout type de système analogue à la Tour de Babel, fondé sur l'orgueil humain.

Le postmodernisme ne se méfie pas seulement de toute déclaration religieuse disant connaître « le seul chemin » du salut et du bonheur, mais d'une manière similaire il critique également l'attitude dogmatique du rationalisme séculier. Il déconstruit l'idée, fondée sur les Lumières, selon laquelle la science moderne conduit l'humanité dans une marche triomphale vers le meilleur des mondes. Pour dire vrai, quels sont les fondements de cette « foi » au progrès ? Quelle sorte de connaissance les scientifiques ont-ils de la réalité ? N'y a-t-il pas encore d'autres choses à connaître en dehors des

²⁴ Luc FERRY, *La révolution de l'amour*, Paris, Plon, 2010, p. 7.

²⁵ Cité par Frédéric LENOIR, *Le Christ philosophe*, Paris, Plon, 2007, p. 262.

²⁶ John GRAY, *Straw Dogs. Thoughts on Humans and Other Animals*, Londres, Farrar, Straus and Giroux, 2007.

phénomènes que trouve notre œil rationnel ? N'y a-t-il pas d'autres voies d'acquisition de connaissances que l'investigation rationnelle ? Fondamentalement les êtres humains sont une énigme même pour eux-mêmes ; aussi, au lieu de s'en remettre aux capacités limitées de la raison, ce mystère peut-il souvent être mieux exploré au moyen de la musique, de l'esthétique, de l'intuition, de la religion et d'autres riches mondes d'expérience.

Un chrétien peut reprendre à son compte ces questions « postmodernes » et mettre en lumière les prétentions du rationalisme scientifique séculier, quand il tente d'imposer sa vision du monde. Cela lui offre une porte d'entrée pour proposer des réponses plausibles aux questions que les gens se posent de nos jours. Une réponse religieuse n'est pas par définition moins valable qu'une séculière. Sur quels fondements des rationalistes séculiers pourraient-ils exclure « absolument » l'existence de Dieu, la validité d'expériences religieuses et le récit biblique sur l'origine de l'humanité ? Y a-t-il d'autres points de contact dans le monde postmoderne permettant une communication explicite de l'Évangile ? Elaine Storkey cite les suivantes :

- un nouvel engagement dans la spiritualité
- la fascination pour les récits
- l'ouverture culturelle aux questions de vision du monde, sous forme de films, de romans, de musique
- l'échange sur des questions de justice, de sens, de compassion et de souffrance²⁷

Il faut ajouter que le postmodernisme n'est pas une réaction à une quelconque expérience ou pratique religieuses. Il ne s'oppose pas à la religion et ne se présente pas comme une religion alternative. Les gens qui ont une mentalité postmoderne ne sont pas fermés à la foi religieuse et à l'expérience spirituelle, bien au contraire. On peut être postmoderne et pratiquer une religion, tant qu'on reste tolérant envers toute autre forme de « vérité ». La tolérance est la valeur postmoderne clé qui inclut la tolérance de l'expérience religieuse chrétienne et celle-ci, à son tour, fournit des passerelles pour le message chrétien.

15.5.3 Patrimoine du christianisme européen

Il faut, en troisième lieu, jeter un coup d'œil au legs du christianisme européen. Il est sûr que les Églises établies ont un bilan historique très discutable en raison de leur implication dans la politique du pouvoir, les guerres, l'oppression, etc. Elles souffrent en outre d'une image négative auprès d'une grande partie de la population. Mais en même temps elles nous donnent le moyen d'établir des passerelles pour faire connaître l'Évangile aujourd'hui. Pour commencer, le message de la Bible a imprégné tous les domaines de notre société. Comme le dit Vishal Mangalwadi, un auteur indien, dans son analyse magistrale : « C'est là le livre qui a modelé la culture européenne, c'est l'âme même de toute la civilisation occidentale »²⁸. Il faut se rappeler que cela ne se fit pas seulement par des contre-mouvements chrétiens et des prédicateurs apostoliques, mais dans une bien plus grande mesure par les Églises instituées et par leurs institutions sociales.

²⁷ Elaine STORKEY, *Bridges to the Gospel*.

²⁸ Vishal MANGALWADI, *The Book that Made your World. How the Bible Created the Soul of Western Civilisation*, New York, Thomas Nelson, 2011.

De plus le christianisme européen nous a légué un héritage d'une richesse infinie : l'art, la musique, la peinture, les cathédrales, les monastères, les universités, les coutumes sociales, les fêtes, les noms, les symboles. Ce patrimoine se trouve en abondance dans tous les pays européens ; il peut être vu et entendu par quiconque, on peut lire à son sujet, le toucher, le visiter. La seule question est : qui vous guidera ? Bien des gens visitent des cathédrales sans comprendre leur symbolisme. Ils goûtent la musique sacrée et admirent les tableaux célèbres présentant des personnages bibliques, sans en comprendre la vraie signification. Ils bénéficient des services des hôpitaux et des écoles qui furent un jour des institutions chrétiennes, mais ils ne sauraient dire pourquoi et comment ils ont été créés. Ils donnent à leurs enfants des noms de saints chrétiens en ignorant l'histoire de ces derniers.

Enfin on observe un intérêt croissant pour les racines de notre culture. Comme chrétiens, nous sommes les représentants des principales racines religieuses de l'Europe et ce point nous fournit d'innombrables occasions de bâtir des passerelles pour notre message. Il nous suffit tout simplement d'expliquer la culture générale. Connaissant bien la Bible, nous avons en main la clé pour donner à nos contemporains accès à la signification de ce riche héritage culturel. Comme chrétiens, nous sommes idéalement équipés pour expliquer la culture européenne à nos contemporains qui en ignorent l'arrière-plan.

Des centres du patrimoine chrétien ont été créés en divers endroits et ils organisent des conférences et des visites du patrimoine. Cela n'est pas bien difficile et chaque Église peut recenser le patrimoine chrétien qui existe dans sa ville et sa région, et faire l'effort de l'analyser. Et en peu de temps elle sera en mesure de proposer des tours en ville, des visites guidées et des entretiens sur le patrimoine. Dans toute l'Europe les gens sont généralement friands de découvrir la culture, et cela depuis la musique locale jusqu'aux plats régionaux et aux coutumes locales, ainsi que les sites naturels chargés d'histoire, d'architecture ou d'autres éléments remarquables. Le plus souvent il existe un rapport avec l'histoire de l'Église : il s'agit de l'identifier et de le transmettre aux autres. Il suffit d'expliquer le sens de telle peinture, de tel bâtiment, d'un usage local ou de raconter l'histoire d'un personnage célèbre du passé et on a ainsi une occasion naturelle d'expliquer la Bible.

Une autre suggestion est de mettre en place une exposition de reproductions de tableaux de peintres célèbres représentant des scènes bibliques. Il suffit de les mettre dans un certain ordre et d'ajouter des textes avec certaines informations, de sorte qu'ils « racontent » l'histoire du salut. Un livret avec les mêmes reproductions et plus d'information encore peut être proposé au public.

15.5.4 Des institutions chrétiennes, lieux de rencontre entre le message et le monde

Dans le patrimoine chrétien européen on compte un nombre impressionnant d'écoles, d'universités, d'hôpitaux, de crèches, de centre de réhabilitation, de bibliothèques, de centres de vacances et tant d'autres institutions présentes partout sur le continent, même dans des pays où un régime communiste a détruit une grande partie du patrimoine institutionnel. Ces institutions furent créées par des chrétiens et beaucoup ont conservé une base confessionnelle. Même des clubs sportifs ! Ils sont au service du public en général, bien au-delà de la clientèle chrétienne, y compris des agnostiques, des athées et des adeptes d'autres religions. Ce sont donc des endroits où le monde peut entrer en contact avec le message, pourvu qu'on ne laisse pas l'identité chrétienne se diluer davantage dans des structures plus grandes et de caractère neutre.

Plusieurs pays européens ont des syndicats et des partis politiques avec une base confessionnelle. Alors qu'ils ont été créés pour défendre la position de chrétiens, ils attirent beaucoup de gens étrangers à la communauté visible de l'Église. Les points de vue chrétiens sur des sujets sociaux et politiques bénéficient d'une énorme notoriété grâce à ces organismes.

De nos jours les politiciens prennent de plus en plus conscience que l'État ne peut et ne doit pas s'occuper de tout ce dont il faut prendre soin. Il y a une certaine tendance à limiter l'étendue des interventions de l'État-providence, tout en gardant intacts des services d'importance vitale. Les politiciens reconnaissent la nécessité que des organismes intermédiaires jouent un rôle crucial pour assurer l'instruction, l'aide sociale, les soins médicaux et d'autres services. Cela dégage de la place pour que des institutions à caractère chrétien servent un public plus large. Et ce faisant elles renforcent la crédibilité du message de leur confession.

Pour conclure ce chapitre, on peut affirmer que malgré les nombreux obstacles qui empêchent nos concitoyens d'entendre l'Évangile comme une bonne *nouvelle* au lieu d'une religion obsolète d'autrefois, on peut avoir confiance que la Parole de Dieu est capable de se créer toujours à nouveau une nouvelle audience. En dernière analyse la tâche ne dépend pas de nos arguments, ni même de notre apologétique, quel que soit le soin avec lequel cette défense est élaborée et accordée à la mentalité moderne, mais de l'Esprit de Dieu. C'est lui qui convainc les cœurs et les esprits. Le même Esprit peut nous rendre créatifs pour trouver des moyens de surmonter les obstacles, d'identifier les passerelles pour le message, d'apporter une contribution positive à la société, de présenter la vérité biblique d'une manière qui ouvre les yeux aux gens.

Partout en Europe on constate des signes de l'impact de la Bible et de l'Évangile, même dans les manières dont on l'a rejeté et abandonné. Puissent les Églises, les organisations et les croyants individuels trouver de nos jours des moyens d'ajouter de nouveaux chapitres à cette histoire qui poursuit son cours.